

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE



MODES

C'est l'amour du changement qui fait surgir des façons bizarres, des modes excentriques, de très laids ajustements, des chapeaux en entonnoir à plume de chasseur, d'autres à bord si développé qu'ils en sont ridicules. Nous craignons fort que ces derniers ne durent plus que le printemps, si nous en jugeons d'après le goût d'une jeune femme très élégante, qui disait à la modiste : « Le bord encore plus grand, ça me va bien... celui-ci est déjà mieux, mais je le veux plus grand, encore plus grand. » Quand on songe aux garnitures qu'il faudra pour couvrir cette envergure et la rendre gracieuse, on est effrayé du volume qu'aura ce couvre-chef.

Que porté-t-on? Beaucoup de clinquant; mais les femmes ennemies de ce qui brille et de ce qui fait tapage, auront la mesure de ce qu'il faut de dentelle et de galon or pour élégantiser leur toilette; elles se garderont d'en abuser, trop de dorure dénoterait un goût exotique incompatible avec le goût si délicat de la Parisienne. Une légère dentelle or fait bien sur un chapeau; un rang ou deux forment un tuyauté seyant. Dans les costumes, les galons or se posent sur un gilet et ornent la manche; mais la tunique reste sombre avec quelques rangs de piqure. Employé sobrement, le galon or est une gentille garniture de fantaisie qui vivra jusqu'aux toilettes légères de l'été.



Robe de bal en surah et gaze rosé.

Costume de diner en satin noir, dentelle et surah rose ancien.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

La façon dominante, mais bien différemment interprétée, est toute papillonnante, avec des paniers écourtés, froncés au tour de taille et tout à la fois bouffants et légers; le pouf accentué, la jupe décou-

vrant le pied; unie si l'étoffe est brochée ou en moire, couverte de volants, si le tissu laine ou soie le permet; cette façon regarde le costume de promenade, de visite, costume demi-habillé qui est bien le plus charmant de tous.

Le costume de ville, celui avec lequel on court les magasins, on va chez sa couturière, on visite les pauvres, on se rend à un musée quelconque, est d'autant plus joli et comme il faut qu'il est plus simple; toute son élégance est dans la finesse du tissu de laine et dans la façon. Les mille carreaux fondus dans des tons neutres sont les plus jolis, et se prêtent à tous les genres de volants.

Nous citerons dans ce genre, un costume de mesdemoiselles Vidal, simple et charmant. L'étoffe, un schoudas souple, fin, à mille carreaux feutre, bleus et marron, est du meilleur effet. La jupe, en taffetas, est garnie de trois volants de vingt centimètres de hauteur plissés de larges plis, avec un dépassant bleu de quinze millimètres tout frissant. Au-dessus, une draperie-panier est montée par des fronces à une haute ceinture qui suit la forme du gilet; assez bouffante sur les hanches elle se perd dans un pouf, le tout s'arrête au troisième volant. Le gilet bleu est à longue pointe et le corsage-veste en schoudas s'agrafe de côté, la petite basque collante est dépassée par la longue pointe du gilet; au col montant, deux attaches en ruban de satin qui se nouent devant. Manche ronde à parement bleu. Le col et le poignet en toile sont obligatoires si l'on veut que cette toilette dite *du matin* soit correctement élégante.

Ces demoiselles ont organisé, pour madame de R., un costume qui ne manque ni d'originalité ni de goût. La jupe, en velours écossais fond marine, avec des lignes, mais, feutre, étrusques qui marquent les carreaux, est largement plissée de plis plats; car à l'encontre de l'année dernière où les plis-lingerie aussi fins que possible faisaient fureur, cette année pour que les plis couchés soient à la mode, il les faut larges de dix à quinze centimètres au moins. Donc la jupe est plissée, ayant à son bord inférieur un frissant composé de trois plissés en taffetas aux couleurs des rayures; une draperie-panier en grosse vigogne marine, est relevée dans des câbles bleu marine gracieusement enroulés. Le corsage-jaquette, très court de basque, a un biais en velours appliqué au contour, un col officier et le parement de la manche en velours. Le chapeau en paille bleu marine très haut de calotte, a, devant, une multitude de coques en étroit ruban de satin aux couleurs des rayures, qui se développent en éventail et une tête de l'oiseau cher à Minerve, pour maintenir le tout.

Il est décidé que la mode est bouffante sur les hanches, la pointe du corsage aplatit bien les paniers, mais, ils *rebouffent* ensuite; des bouillonnés et des bouclettes en ruban, soulevés par un froncé d'étoffe, sont souvent montés au contour de la basque; cette mode est bien pour les femmes fluettes qu'elle avantagera, mais pour celles un peu fortes, qu'en dira-t-on?

Toute nouvelle que soit une mode, elle n'est jolie qu'à la condition de s'harmoniser avec la tournure; or une femme ne pourra, sans dommage pour sa grâce, porter une façon qui l'épaissira; elle devra donc

conserver le corsage à pointe, les paniers tombants avec un pouf développé, et les façons redingote, tunique-princesse ou polonaise.

Un joli costume entrevu aux courses mérite une mention particulière. Le taffetas changeant, gorge de pigeon, et un ottoman myrte se mariaient bien; l'ottoman en jupe, avec un galon de plumes de lophophore, et le taffetas drapé en tunique tombante, ouverte sur le côté, avec un galon en plumes de lophophore de chaque côté. Le bord inférieur de la tunique, derrière, était arrêté en bouillon tombant au-dessus de la garniture de la jupe, le corsage à longue pointe en ottoman, dessinait un buste allongé très élégant. Chapeau en paille myrte, orné de roses rosées, piquées de côté et sous la passe, et d'un chiffonné de dentelle crème, dans lequel disparaissaient des roses sans feuillage. Fine botte vernie, gants de Suède naturel et en-cas en taffetas glacé, dont le manche volumineux avait une tête de cheval en argent oxydé.

Une autre toilette, très jolie, mais plus sévère, était en ottoman gris uni et à gros pois en velours formant relief. Jupe en ottoman à gros pois, avec deux plissés au bord, et tunique courte au drapé croisé devant, développé sur les hanches et ramassé derrière; un pouf volumineux; tout cet ensemble très bouffant et peu serré dans le bas. Le corsage à pointe, avec jabot de dentelle plissée courant en spirale. Le chapeau en paille grise, relevé de côté, avait, le bord tendu de velours gris et deux belles plumes enroulées autour d'une calotte élevée.

La tournure ne diminue pas, nous avons pu nous en convaincre en regardant ces élégantes toilettes; mais nous avons constaté avec satisfaction que les jambes étaient *débridées*; on voyait les femmes marcher plus aisément et s'asseoir de face sans difficulté.

Le juponage reste le côté difficile de la toilette, il le faut soutenu par une tournure qui soit en harmonie avec nos drapés; elle doit être fuyante pour maintenir le bas du costume. Un des meilleurs modèles que nous ayons vus a été créé par madame de Plument, 33, rue Vivienne; cette tournure lacée dans l'intérieur se développe à volonté, sa forme est gracieuse, son développement progressif, bien soutenu par des cercles en acier disposés avec entente; elle convient aussi bien pour le costume de ville que pour celui de soirée, se fait en brillanté, en andrinople ou en alpaga noir, et s'orne de dentelle, de broderie ou d'un velours. La tournure en andrinople, pour jeune fille, est ornée de deux volants brodés à jours et coûte 10 francs. Le même modèle en brillanté avec volants rehaussés de Valenciennes, imitation, 7 francs. La tournure avec bas de jupon mobile se boutonnant, sert, tout à la fois de tournure et de jupon, trois volants en broderie anglaise, derrière; un seul devant le rend élégant; il coûte 30 francs.

Le corset Sultane est parfait de coupe, il s'allonge de la ceinture Jeanne d'Arc qui maintient les hanches en dessinant le buste; ressorts et baleines sont disposés de manière à amincir la taille sans la guinder et sans la gêner. Le corset-cage, genre tout différent, mais allant très bien est, par excellence, le corset d'été; il se fait aussi allongé de la ceinture Jeanne d'Arc. Un bulletin illustré donne, en outre des indi-

cations pour les mesures à envoyer, les croquis de ces corsets : on peut le demander à la maison de Plument, ainsi que le bulletin-guide qui contient en plus les tournures, jupons, traînes, cache-corset.

CORALIE L.

CHAUSSURES

M. Kahn, ancienne maison Poivret, 61, rue Montorgueil.

Il ne suffit pas qu'une chaussure soit élégante de forme et qu'elle aille bien, il faut encore qu'elle soit d'un bon usage, qu'elle ne se déforme pas, en un mot qu'elle soit solide. Ces deux qualités se trouvent dans les chaussures de M. Kahn; les prix sont raisonnables; ils sont les mêmes pour les chaussures cousues que pour les chaussures clouées. Les bottes pour course sont bien établies, avec des talons pratiques; celles pour la promenade et les visites sont fines et gracieuses, piquées en soie blanche, en chevreau brillant ou avec empeigne en satin français; elles se font aussi assorties au costume. Mais voici la saison où brille le soulier; il est tout à fait adopté pour les beaux jours : soulier en chevreau verni, glacé, mordoré, Molière, Fénelon, abbé, montant ou découvert avec nœud mignon ou bouffette, nœud Louis XIV ou Louis XV; il se met en toilette de ville ou habillée. Les modèles de la maison Kahn ont un aspect coquet; ils doivent très bien prendre le pied, le cambrer avec grâce et la marche doit être facile, non hésitante, grâce aux talons bien campés, évidés à la façon Louis XV. Les fillettes y trouveront gentille chaussure à leurs petits pieds, les collégiens de solides souliers qui résisteront à leurs jeux, et la bottine fine pour les jours de sortie.

Quant aux bébés et aux enfants voués, il y a, pour eux, chez M. Kahn une collection de jolis souliers et de bottines en veau mort-né, en chevreau blanc ou bleu pâle, avec pattes boutonnées ou lacées, coquettement garnies de nœuds.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Mesdames, craignez pour votre teint délicat les effets du soleil d'avril, et garantisiez-vous de ses rayons, si bienfaisants qu'ils soient d'ailleurs. Si, malgré les précautions, les taches de rousseur et les efflorescences altèrent la peau de votre visage, demandez en toute hâte un remède à M. Guerlain, et soignez de suite toutes ces petites misères;

elles disparaîtront facilement si vous faites usage de la lotion Guerlain, une eau laiteuse exquise qui s'emploie seule ou additionnée d'un peu d'eau; la manière de l'employer est détaillée dans une note qui entoure chaque flacon. La Crème de Fraises est aussi un excellent préservatif ou un remède, elle se conserve indéfiniment sans s'altérer. L'Eau de Benjoin est parfaite pour les peaux délicates qui se rident prématurément; quelques gouttes rendent l'eau laiteuse. La Poudre de Cypris est le complément des cosmétiques que nous venons de désigner; elle rafraîchit l'épiderme et sa finesse la fait adhérer à la peau; c'est certainement la première préparation de ce genre. Pour les mains, se servir du Savon Sapoceti

au blanc de baleine; il entretient la peau blanche et douce. En même temps on fera usage soit de la Grenadine, qui s'emploie à sec ou avec de l'eau, soit de l'Amidine de guimauve aux fleurs de Montpellier, poudre d'amandes sèches, supérieure aux préparations de ce genre. Nous engageons à faire un usage journalier de l'Eau de Cologne impériale russe, aussi bien pour le mouchoir que pour la toilette.

MACHINES À COUDRE DE
M. H. VIGNERON
70, boulevard de Sébastopol.

Les machines à coudre de M. Vigneron se recommandent à plus d'un titre; elles ont obtenu des récompenses aux Expositions universelles; elles ont subi des améliorations qui, en perfectionnant leur mécanisme, ont rendu le travail facile, le mouvement doux; de nombreux guides s'adressent à tous les genres de travaux, et M. Vigneron offre à nos lectrices des facilités de paiement bien appréciables. Une machine à coudre est un cadeau sérieux qui doit faire plaisir à quelque âge qu'on le reçoive. Avec son aide, il n'y a plus de longs et ennuyeux ouvrages. Que la machine se nomme la

Canadienne H. Vigneron, l'Éclair ou la Favorite des Dames, on sera satisfait de son mécanisme et de son outillage, car M. Vigneron ne laisse sortir de ses usines que des machines parfaites; d'ailleurs elles sont garanties et contre l'usure et contre les frais de réparation. Quant à la machine H. Vigneron, marchant au pied, on ne peut trouver mieux; elle coûte : argentée avec table en acajou ou en noyer, 200 fr.; vernie, 175 fr. Nous recommandons d'exiger les mots «Véritable H. Vigneron» sur la machine, afin d'éviter la contrefaçon. La machine à plisser brevetée, coûte 250 fr. — Pour des renseignements plus détaillés, demander à la maison de vente principale, 70, boulevard de Sébastopol, le catalogue et les cartes d'échantillons que M. H. Vigneron expédie franco.

C. L.



Robe de diner en tissu broché et satin bleu Louis XV.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123).

Toilette de bal en surah rosé et gaze brochée assortie. — Jupe à traîne en surah, pincée sous un pouf tombant; au contour un plissé, deux au tablier. Sur le côté, une quille arête en surah, cernée de dentelle; un long tablier en gaze brochée avec dentelle, des touffes de roses au milieu de la quille, une au bas, une autre à droite près de la basque du corsage. Corsage en surah, au décolleté deux dentelles posées tête-bêche et une draperie en gaze sur la couture; cette draperie au-dessus de l'épaule forme deux coques serrées dans une traverse, une dentelle à l'entour-nure. Une touffe de roses derrière sur la pointe du corsage.

Costume de dîner en surah rose ancien et dentelle noire. — Jupe en taffetas rose ancien avec trois plissés-balayeuse en satin noir, au-dessus deux hauts volants en dentelle noire; puis comme tête au second volant, une bande de velours découpée posée sur du satin; une troisième dentelle froncée autour de la taille tombe sur le haut de cette application de velours; derrière, une tunique en satin noir

très gracieusement poufonnée. Corsage en application de velours sur satin rose ancien; un plastron de petite dentelle en échelle, une autre au bord de la petite basque; à ce bord sont montées des bouclettes en ruban de satin noir. La manche très épaulée remonte en gigot; elle s'arrête au coude et se garnit d'une grosse ruche de dentelle noire.

Robe de dîner en tissu broché et satin. — Sous-jupe garnie de quatre petits plissés en satin et d'un tablier en damassé, pincé à vingt centimètres de son bord inférieur et tous les quinze centimètres d'un pli-godet; une traîne en broché est ajustée aux côtés. Des paniers, très bouffants sur les hanches, forment le pouf, et un revers rabat sur le côté de la traîne; les deux en satin. Un bouquet de fleurs placé sur le panier, un autre au commencement du revers. Corsage en broché, à longue pointe, avec un fichu de gaze à l'encolure ouverte; un côté du fichu traverse en biais pour venir s'arrêter à la taille. Manche arrêtée sous le coude et perdue dans le gant long.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4411

Costume en cachemire bleu électrique et velours écossais pour jeune fille. — Jupe en velours écossais, découpée en larges créneaux, avec bas de jupe en cachemire garni de plissés, monté au delà de la profondeur des dents. Polonaise en cachemire lacée derrière et relevée de côté par un groupe de plis qui se trouve caché par le poufonné des lés de derrière. Au contour un dépassant en satin bleu. Col rabattu et revers de la manche en velours écossais. — Bas bleu. — Souliers en chevreau noir.

Costume en cachemire et satin d'Écosse loutre. — Jupe en satin, plissée à la religieuse, les plis retenus à l'envers

sur une tresse. Au bas court un plissé disposé en coquilles. Une grande tunique enveloppe cette jupe, qui est découverte à gauche, par un drapé très enlevé mêlé au pouf. Corsage à pointe avec une chemisette en broché. Cette chemisette forme un rabat plissé, le milieu se continue jusqu'à la pointe ouverte et le corsage se lace dessus; elle se termine à chaque pointe par des aiguillettes en passementerie. A l'encolure et à la manche ronde, ruche en dentelle loutre. — Bas de soie rouge. — Souliers en chevreau mordoré.

CAUSERIE

La saison à Paris. — Printemps, jeunesse de l'année. — Bals blancs, bals costumés. — Comédies de salon. — *Formosa* et l'*As de trèfle*.



AVRIL, si souvent embrumé, grelottant, trempé de pluie, a fait son apparition en habit printanier, le bouquet sur l'oreille, et l'humeur des Parisiens avec cette souplesse qui la caractérise, s'est mise aussitôt à l'unisson. Il semble que le pre-

mier rayon de soleil ait eu raison des pronostics sinistres qui, le mois dernier, étaient dans toutes les bouches. On tremblait alors, on danse maintenant; les fenêtres de plus d'un vieil hôtel du Faubourg dont les possesseurs avaient jusque-là boudé dans leurs terres, se sont rouvertes: comment résister à l'attrait du concours hippique? On est arrivé pour la Croix de Berny, aussi brillante que jamais et où de

jolies toilettes ont déjà pu se montrer; depuis lors, les Champs-Élysées sont sillonnés de voitures légères emportant vers le bois des femmes embellies par le renouveau de la saison et de la mode: nous aimons ces gerbes de fleurs sur les chapeaux de dentelle, à la condition toutefois que leur volume ne soit pas démesuré ni leurs couleurs fausses. Gardez-vous, mesdames, de tomber dans le travers d'une tragédienne célèbre qui préfère aux fleurs fraîches les fleurs fanées, ou dans celui des *esthétiques anglaises* à qui l'on doit ce nom de couleur digne d'être chanté par le poète macabre Rollinat: *flower of decay*, fleur de déclin, de dépérissement, de pourriture si vous voulez! Les violettes et le muguet, la primevère et la pâquerette, les anémones et les lilas sont d'actualité et sièent à de frais visages. Ce qui va non moins bien aux jolies tailles, — et elles sont si nombreuses à Paris qu'on en peut parler comme d'une beauté générale, — c'est la basquine courte, frangée de chenille



F. L. 1860

4411

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES. 34. B^{te} Haussmann. Corsets & Cournures de la M^{me} de PLUMET.
33. r. Vivienne. Parfums de la M^{me} GUERLAIN. 15. r. de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET. 61. r. Montorgueil.

ou de dentelle qui met en déroute les pelisses et les visites, ces amples vêtements de l'hiver dont nos élégantes sont sorties sveltes et brillantes comme le papillon de sa chrysalide.

Nous avons décidément, dans notre fureur d'imiter l'étranger, emprunté à Londres sa saison; c'est un fait accompli, et peut-être ne faut-il pas s'en réjouir, les bals d'été ne s'accommodant guère de l'exiguïté des salons où les invités, toujours trop nombreux étouffaient même en hiver. Encore les mois d'avril et de mai fournissent-ils un cadre en harmonie avec les bals blancs comme ceux que vient de donner la marquise de M.; les fenêtres ouvertes sur des jardins laissent entrer un parfum d'aubépine; le rossignol répond à l'orchestre, et Roméo, s'il existe encore, ce dont nous osons douter, rêve qu'il ferait bon donner une sérénade à Juliette, parée de ses seize ans, épanouie du matin avec les premiers boutons de rose. Mais le bal costumé n'a-t-il pas plus de raisons d'être en carnaval? Il tend néanmoins à devenir, lui aussi, printanier, témoin les deux fêtes fort gaies qui viennent d'avoir lieu chez madame de G. et chez madame B.

Dans le premier, s'est accusée certaine tendance réaliste qui prouve que les romans de Zola ou les tableaux de Manet portent leurs fruits. Une escouade de masques, tous revêtus de noms distingués ou célèbres, ont fait leur entrée en fournisseurs de la maison: deux peintres bien connus représentaient le marchand de bois, un crochet au dos, et le garçon épiciier étudié dans ses allures et dans ses mœurs, au moyen de longues stations chez Potin; certain publiciste de mine élégante s'était enfariné en boulanger; l'un des *gentlemen* les plus raffinés de ce temps-ci portait le tablier retroussé, le couteau et le panier rempli de viande crue du boucher; enfin la reine des aquarellistes avait bravement arboré les noirs insignes de la charbonnière. Il va sans dire que des costumes de rechange avaient été préparés; la charbonnière spécialement ne fut pas fâchée sans doute de reparaitre, après un premier effet comique, en *Charmeuse de serpents*, et le porteur d'eau de déposer les engins de son métier pour passer dans la peau d'un dandy.

Deux jeunes filles charmantes, l'une en Diane, l'autre en paysanne Louis XIII dessinée par Jacquet, ont été fort remarquées; mais les plus jolis costumes étaient encore, comme à l'ordinaire, ceux du dix-huitième siècle, les costumes poudrés, n'en déplaise aux innovateurs naturalistes. Ceux-ci ont pris de nouveau leurs ébats chez madame B., en dansant le ballet d'*Excelsior* avec le plus grand succès, un passage ingénieusement choisi du ballet bien entendu, et avec d'importantes modifications de costumes.

Chez la comtesse de B. a été jouée, par des amateurs doués de talents d'artistes, une comédie que nous recommandons à ceux qui cherchent une de ces pièces plus rares qu'on ne pense, inoffensives et amusantes à la fois, que peuvent entendre les jeunes filles, sans qu'elles soient pour cela fades ou banales. *Tout chemin mène à Rome* nous fait assister aux manèges d'une jeune veuve de beaucoup d'esprit, en vue d'amener le mariage d'une amie un peu coquette et d'un galant homme trop prompt à se décourager. Elle engage celui-ci à voyager, et elle annonce à celle-là que le voyageur est infidèle, qu'il se prépare à épouser

une héritière dont elle lui montre le portrait, un portrait imaginaire pris au hasard, qui se trouve être celui d'une actrice de petit théâtre. Au dépit de la délaissée succède un désir bien féminin de vengeance: elle aussi se mariera, et son choix tombe sur un personnage très comique d'*opportuniste* qui, ne conçoit, en cette circonstance, ni pourquoi il a été élu, ni pourquoi il est presque aussitôt *dégommé*. Une explication qui rappelle avec charme certaine ode latine des plus tendres et des plus piquantes à la fois, le dialogue entre Horace et Lydie, a réconcilié les amoureux et mis fin à leur malentendu. M. Dupont, qui, si républicain qu'il soit au besoin, écrit son nom en deux mots quand son intérêt l'y engage, se consolera, grâce à sa vieille expérience des fluctuations de la politique qui l'ont préparé à celle de l'amour, et l'habile veuve qui a tenu les fils de cet imbroglio, pourra, ayant assuré le bonheur de ses amis, consacrer toutes les ressources de son imagination à composer une foilette, dont le détail est la plus fine critique des modes du jour, avec le grand couturier, Swan qui fait des chiffons comme il ferait de l'art, et laisse dédaigneusement à son secrétaire le misérable soin de régler le prix de ses chefs-d'œuvre. Que le chef-d'œuvre soit en brocart ou en percaline, qu'importe la matière première? Le maître y a mis la main, ce qu'il touche est inestimable.

Parmi les femmes élégantes qui applaudissaient, nous en avons remarqué trois, évidemment habillées par Swan en ses meilleurs jours d'inspiration: la brune comtesse H., en faille rose mourant et velours grenat, avec tablier de merveilleuses dentelles blanches, rattaché par des touffes de lilas de Perse et de giroflées; madame J., rappelant la plus jolie des Mancini par le caractère de son délicat visage et la forme de son habit broché vert pâle et blanc sur une jupe toute garnie de broderies anciennes. En arrière, sur le chignon d'or, sept étoiles de diamants ramassées en un cercle étroit, aux scintillations éblouissantes, digne de servir de couronne à la *Reine de la nuit*; la comtesse de J., enfin en brocart d'argent à fleurs de velours noir avec de larges manches pendantes, à bourrelets sur l'épaule, une haute chérusque en treillis d'argent entremêlé de chenille noire et une aigrette de diamants.

Dans un hôtel célèbre de l'avenue de Messine, des guitaristes de talent ont fait entendre les plus jolies chansons populaires espagnoles; madame Pasca, du Gymnase, a dit, avec accompagnement de piano et de violoncelle, des vers trop peu connus de l'auteur de *Diane de Lys*, et une charmante bluette de Théophile Gautier va être jouée par le plus fringant des Arlequins, le plus fantastique des Pierrots, la plus ravissante des Colombines.

Les raouts d'un salon voisin ont eu la primeur du beau poème de Jean Aicard, *Lamartine*, que vient de couronner l'Académie, et qui gagne tant à être récité par l'auteur lui-même.

On s'amuse, on cause, on reçoit encore en attendant que la dynamite fasse sauter ce Paris qui, si gâté qu'il soit, offre toujours bien des ressources de plaisir et d'esprit.

Pour ne parler que des théâtres, combien de spectacles intéressants éclatent à la fois sur l'affiche après
(La suite à la page 128.)

N° 1. Chapeau en paille de Manille, pour fillette de huit ans et plus.

Grande forme cloche à passe évasée, doublée de velours grenat, avec un ruché intérieur bleu clair. Coques bleues et touffe de trois plumes devant et sur le côté.

N° 2. Chapeau en paille de Manille, pour fillette de dix ans et plus.

Passe abaissée devant, relevée de côté et doublée de velours bleu Rouen. Des coques en ruban et une belle plume bleue couvrent le bord relevé; longue coque et pans jouant derrière.

N° 3. Capote en gaze de soie, pour enfant de quatre à cinq ans.

Fond en gaze brochée de fleurettes, posé sur un transparent bleu. La passe périssoire est faite de deux bouillonnés avec deux rangs de dentelle au bord; dessous, un nœud bleu. Choux en ruban piqués devant et de côté, mentonnière nouée de côté.

N° 4. Chapeau en paille forme panier, pour enfant de six ans et plus.

Dessous de la passe tendu en surah blanc et piqué d'un nœud en ruban. Courant au bord de la passe: double ruché de dentelle; un second rang de côté, et sur le sommet de la calotte, nœud fait de coques inégales tombantes et couvrant le fond.



N° 1. Chapeau cloche, pour fillette de huit ans.

N° 5 et 6. Costume Louis XIII en ottoman et voile crème, pour enfant de huit ans et plus.

Robe en voile, le dos plissé verticalement, avec plastron-chemisette en ottoman retombant sur la garniture de volants de la jupe, garniture qui se compose de deux volants froncés en voile rehaussés de dentelle; le second volant est monté à tête par deux rangs de fronces; un ruban en satin crème semble soutenir la che-



N° 3. Capote en gaze de soie, pour enfant de quatre à cinq ans.



N° 4. Chapeau en paille, pour enfant de six ans.

MODELES
De madame Delerablée,
16,
passage des Princes.

misette; un flot de coques l'arrête de côté. Manche terminée par une engageante en dentelle piquée d'un nœud. Col rabattu garni de dentelle et nœud en ruban crème.

N° 7 et 8. Costume en tissu Pompadour sur fond crème pour enfant de sept à dix ans.

Robe en tissu Pompadour s'ouvrant sur un devant plissé en satin crème; les côtés de la robe réunis assez bas sous la taille par un nœud en ruban de satin corail, de là ils s'enfuient légèrement et découvrent le bas du devant; deux volants froncés en dentelle au bas de la robe. Une draperie en satin crème prend au-dessus de second vo-

lant, et s'y chiffonne de côté; elle remonte en biais et forme un pouf que l'on pique d'un nœud corail. A la manche longue manchette, appliquée, en dentelle. Un col avec dentelle et un nœud en satin corail sur l'épaule.

N° 9. Costume en tissu broché fond bleu Rouen et cachemire de même ton.

La sous-jupe en mouseline garnie d'un plissé en étoffe unie, est couverte par deux bouillons zovave et un volant monté par une



N° 2. Chapeau en paille de Manille, pour enfant de dix ans.

tête bouillonnée, le tout en tissu broché ainsi que la tunique-princesse. Celle-ci est plissée sur le devant du corsage, de manière à fournir la longueur nécessaire pour la relever en panier près du pouf. Le drapé, quoique volumineux, est tombant et fait échelle sur le côté. Col montant. Manche avec parement.

N° 10. Costume en tissu de laine unie (se fait aussi en tissu rayé).

Sous-jupe en satinette garnie de trois volants tuyautés surmontés d'un très haut bouillon tombant. La tunique ramassée de fronces au milieu, tombe en paniers sur les côtés et se chiffonne en pouf. Effilé muguet avec perles de jais au contour. Corsage à pointe; fichu plissé et col rabattu en damassé; parement de la manche assorti au col.

N° 11. Costume en surah.

Jupe en taffetas garnie d'un plissé surmonté de deux bouillonnés tombants; le second, assez haut, a sa partie supérieure couverte par une petite draperie se perdant sous la tunique Louis XV, qui est montée par des plis. Les côtés de la tunique sont pincés par la belle plaque d'une garniture en ganse et perles, qui s'étage sur le bouillonné. Au corsage à pointe, même motif posé en aiguillettes.



COSTUMES D'ENFANTS
N° 5 et 6. Costume Louis XIII en ottoman, pour fillette de huit ans et au-dessus (devant et dos).
N° 7 et 8. Costume en tissu Pompadour, pour enfant de sept à dix ans (devant et dos).
Costumes de madame Delerablée, passage des Princes.



N° 9. Costume en tissu broché fond bleu Rouen.
N° 10. Costume en tissu de laine uni ou à rayures. — N° 11. Costume en surah noir.
Modèles de madame Hubler, 30, rue de Cligny.

une disette passagère ! La vogue de *Monsieur le Ministre* et de *Mam'zelle Nitouche* est encore en son plein, et déjà une tragédie du plus grand mérite attire, jusqu'à l'Odéon, tout Paris sollicité dans une autre direction par l'*As de trèfle*.

Un drame en vers, neuf, simple et superbe, c'est peut-être le plus rare des régals : M. Vacquerie nous l'a donné ; le sujet de *Formosa* emprunté à la guerre des Deux Roses, mais où les personnages seuls appartiennent réellement à l'histoire, repose de fait sur une donnée psychologique qui remue tous les cœurs : un ambitieux vend la femme qu'il aime au prix d'un trône, et l'amante outragée se venge en le faisant glisser, au dernier moment, sur les degrés de ce trône où elle-même tombe mourante, aimant trop encore l'ingrat qu'elle punit, pour pouvoir jamais appartenir à un autre.

Par malheur les vers si noblement frappés, d'une beauté cornélienne souvent, ne produisent pas tout leur effet dans la bouche des acteurs de l'Odéon : M. Paul Mounet n'a point la grande tenue, la dignité sobre qu'il faudrait pour représenter avec vraisemblance Warwick, le faiseur de rois ; nous voudrions que le duc Jean eût une figure moins commune que celle de M. Chelles, et mademoiselle Tessandier, avec ses qualités toutes de tempérament, n'est guère un idéal de pudeur et de fierté. Elle n'a dit d'une façon supérieure que le fameux : *Lâche, tu paraitras*, en écartant d'un geste indigné la tapisserie qui cache le duc Jean, immobile dans sa cachette pendant l'entretien qu'elle a avec Warwick, et qui forme l'une des plus belles scènes que nous ayons vues au théâtre. On se figure le succès complet, immense, qu'aurait eu *Formosa* aux Français, du temps où les Français possédaient une troupe de tragédie, car il n'y aurait aucune actrice, aujourd'hui, capable de tenir le rôle sous lequel fléchit mademoiselle Tessandier, aucune, sauf Sarah-Bernhardt, à laquelle il faut toujours revenir, quelque ennui que l'on puisse avoir de confesser, en

présence du charlatanisme qui se mêle chez elle à tant de talent, qu'elle est la seule. Pour Sarah-Bernhardt, aussi, ce doit être un cruel regret d'être réduite à user sa voix et ses forces dans *Fedora*, quand elle pourrait retrouver les beaux jours de la *Fille de Roland* et de *dona Sol*. Ses succès de directeur la consolent sans doute. La vogue de l'*As de trèfle* va lui permettre de remplacer ses diamants et de payer ses créanciers.

Nous ne voulons pas, après avoir rendu justice à Auguste Vacquerie, louer outre mesure le savoir-faire, la verve éminemment parisienne de M. Pierre Decourcelle, préférant laisser nos lectrices sous cette heureuse impression d'une œuvre vraiment forte, vraiment poétique, éclore en un temps où l'on prétend que le grand art est mort, et goûtée par un public qui semblait ne plus apprécier que les effets de jambes de l'Éden ou les mines sémillantes de madame Judic. Le fond du nouveau mélodrame n'a, d'ailleurs, rien de bien original : il s'agit d'une de ces affaires judiciaires qui servent de prétexte aux abominables affiches illustrées dont les murs sont couverts. Des femmes assassinées, on ne voit que cela dans les rues, dans les livres, au théâtre, et mademoiselle Mary Jullien, dont l'avenir dramatique nous semble assuré, a certes mieux à faire que de se laisser égorger par des *grinches*. Mais les tableaux de Paris, la peinture des mœurs, des types d'une certaine classe tout ensemble comique et sinistre, sont merveilleux de justesse ; et les paillettes de l'esprit le plus moderne, le plus fringant, le plus gai, sont semées à propos dans une action très noire, passablement rebattue, qu'elles éclairent et renouvellent. La jeunesse de M. Decourcelle, qui n'est comparable qu'à celle de M. Maurice Bernhardt, contribue aussi à rendre sympathique cette pièce où tour à tour les plus moroses sont forcés de rire et les plus sceptiques de frissonner, sans parvenir, ni les uns ni les autres, y fussent-ils décidés d'avance, à s'ennuyer une minute.

T. B.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



M! ce n'est pas grand'chose, après tout. Madame de Kerpont a chez elle un ménage de ses parents, des méridionaux, je crois, auxquels Clémentine avait étendu l'invitation adressée à ses vieux amis. Ceux-ci, en refusant pour eux-mêmes, ont transmis le refus, très bref et sans motifs, de leurs hôtes.

Yves haussa les épaules.

« Je m'étonne que mademoiselle de la Fresnaye, intelligente comme elle l'est, ne se mette pas au-dessus

d'une impolitesse qui n'implique sans doute qu'un défaut d'éducation. »

Madame de Chaubelles sourit.

« Oh ! cette impolitesse est voulue et parfaitement raisonnée. Monsieur et madame d'Aglaure sont venus à Portzbihan l'an passé, et déjà, à cette époque, ils se sont montrés impolis... Clémentine a donc la mortification de voir rejeter une avance qui lui a coûté, et qu'elle n'a faite que pour ses vieux amis... Et elle est si orgueilleuse... ! »

Madame de Chaubelles leva les yeux au ciel, soupira, puis reprit tranquillement son ouvrage.

« Les paysans paraissent cependant l'aimer beau-

coup, reprit Yves, suivant des yeux la jeune fille et le vieillard qui circulaient lentement à travers les massifs.

— Oh ! ces caractères-là sont toujours souples et bienveillants avec ceux qui ne contestent point leur supériorité...

— Il me semble que chacun doit reconnaître et apprécier celle de mademoiselle de la Fresnaye. En outre, sa naissance et sa fortune lui assurent partout un rang honorable.

Madame de Chaubelles rit de nouveau.

« Mon cher monsieur, les hommes ne sont pas observateurs... Il n'y a qu'un mois que j'habite ce pays, mais j'ai déjà découvert que la situation de Clémentine est quelque peu fautive... Son origine maternelle est très peu digne de la Fresnaye : vous avez dû voir vous-même combien ce vieillard est vulgaire.

— Est-ce qu'on songe encore à cette mésalliance ? Les plus grandes familles n'en ont-elles pas donné l'exemple ?

— On l'eût peut-être oubliée, s'il n'avait couru certains bruits défavorables au sujet de M. Barnette... Le père de Clémentine était un honnête homme et n'eût pas, le sachant, contracté une alliance déshonorante. Mais, à tort ou à raison, on ne pense rien de bon de ce petit vieux rusé, et sa présence aux Fresnes isole un peu Clémentine.

Un grand trouble s'empara d'Yves. Certes, la femme qui lui parlait était trop légère et se faisait d'ailleurs l'écho de bruits trop vagues pour qu'il eût le droit de soupçonner une tache dans le passé de M. Barnette ; mais l'idée que cette fortune pouvait être souillée, seulement par le venin des langues méchantes, lui donna le frisson.

« Mademoiselle de la Fresnaye souffre-t-elle de l'isolement dont vous parlez, et en soupçonne-t-elle les causes ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Oh ! non, naturellement. Elle s'aperçoit qu'on ne lui fait point d'avances, mais elle attribue ce peu d'empressement à son éducation masculine et indépendante, qui, pense-t-elle, ne la rend point sympathique aux autres femmes.

— Pauvre fille ! murmura Yves avec une pitié sincère.

— Oh ! ne la plaignez pas ! s'écria en riant madame de Chaubelles. Clémentine peut épouser qui lui plaît, surtout si ce vieillard gênant ne vit pas trop longtemps, et si elle s'ennuyait, rien ne l'empêcherait de voyager ou d'habiter Paris.

Le retour de la jeune fille mit fin à cette conversation ; mais Yves y pensa tout le reste du jour, et il résolut, s'il devait aller plus avant dans la voie où sa mère le poussait, de s'enquérir du passé de M. Barnette et de l'origine d'une fortune qu'il eût repoussée avec horreur s'il y eût pressenti une souillure.

XIII

Les jours qui suivirent, Yves fut parfaitement malheureux.

Le petit bourg était en fête. La première communion eut lieu cette semaine-là, et l'évêque vint donner le lendemain le sacrement de confirmation. Si peu nombreux que fût le troupeau enfantin admis à ces grandes

joies chrétiennes, les cérémonies furent singulièrement touchantes, et même solennelles.

Marie-Anne avait requis l'aide de l'ami de son frère pour décorer l'église au moyen des fleurs et de la verdure envoyées des Fresnes. Elle possédait un goût exquis, et les roses, les lis, les pétunias ressortaient heureusement sur les masses de feuillage amoncelées dans le chœur.

Yves, sur la prière de son ami, assista à la première communion. Un vicaire des environs tint l'harmonium, et Marie-Anne chanta, pendant la messe, des cantiques qui durent donner à l'assistance naïve et ravie un avant-goût des concerts angéliques. Sa voix n'était jamais plus belle et plus sonore que sous les voûtes d'une église, et jamais plus pénétrante que lorsqu'elle chantait les louanges de Dieu, car alors c'était le plus pur de son âme qui s'exhalait en accents enthousiastes.

Le soir, il y eut une procession pieuse et pittoresque aussi, dans les chemins sinueux qui environnaient l'église. Les bannières se gonflaient doucement sous la brise, la croix d'argent brillait à travers les feuilles, et là encore la voix de Marie-Anne guidait les voix rustiques des enfants...

Yves fut profondément sensible aux émotions de cette fête mystique. Chaque jour s'accomplissait en son esprit un progrès insensible, mais réel, une sorte d'évolution vers une sphère morale plus élevée, un retour aux sentiments de sa jeunesse. Le point de vue auquel il avait depuis bien des années considéré la vie se déplaçait peu à peu, et, soit qu'il prisât moins les biens que procure la fortune, soit qu'une autre pente l'entraînât ailleurs, il se sentait plus hésitant que jamais, et les Fresnes perdaient pour lui le charme qui l'avait un instant attiré.

Comment devait-il agir ? Quels moyens avait-il, sans soulever de scandale et de bruit, de faire l'espèce d'enquête qui maintenant lui semblait nécessaire à son repos ? Comment savoir si la fortune de Clémentine était honnête dans ses origines, ou si les on-dit qui circulaient dans le pays avaient quelque fondement ? En attendant, pouvait-il prolonger son séjour à Portzbihan ? Ne faisait-il pas tort à sa cousine en laissant s'accréditer des bruits de mariage qui n'aboutiraient peut-être jamais à rien ?

Dans cet état d'esprit, ses visites aux Fresnes devenaient insupportables ; il n'était pas jusqu'aux allusions moqueuses de madame de Chaubelles qui ne fussent pour lui un véritable supplice, et il éprouvait pour Clémentine un mélange d'admiration, de pitié et de froideur qui était une torture.

Il ne recouvrait un peu de paix que dans ce tranquille salon du presbytère, toujours orné de fleurs, où l'accueillaient la chaude affection de l'abbé et le sourire de Marie-Anne.

La jeune fille s'était acclimatée. Elle n'avait plus peur de lui. Sans se départir de cette grâce timide, de ce quelque chose de jeune et de naïf qui était un des plus grands charmes, elle ne craignait plus de prendre part aux conversations de son frère et d'Yves. Les hautes considérations de philosophie religieuse, d'histoire, d'économie sociale n'étaient point au-dessus de son intelligence. Cette enfant qui consacrait une part de son temps au travail manuel, et dont les mains

adroites confectionnaient presque tous les plats modestes qui paraissaient sur la table de l'abbé, savait aussi se nourrir de fortes et saines lectures; et Yves tressaillait souvent lorsqu'il entendait sortir de sa bouche une parole profonde et émue dont elle-même ignorait la simple grandeur et le mystérieux élan.

Tout en elle débordait de vie. Elle s'intéressait à tout, et mettait son âme entière dans tout ce qu'elle sentait comme dans tout ce qu'elle faisait. Chaque jour Yves découvrait un côté neuf et touchant de cette nature attrayante. Les pauvres serviteurs infirmes pour lesquels le presbytère était un vrai refuge eussent volontiers baisé le bord de sa robe, car elle prenait gaiement la plus grosse part de leur ouvrage. Les enfants du bourg couraient à elle dès qu'elle passait le seuil de la porte, et elle semblait s'amuser aussi franchement dans leur compagnie que si elle eût été l'un d'eux. Sa main légère semblait faite pour guérir maux et blessures, et les deux sœurs de charité l'appelaient leur petite novice. Enfin, le même jour où, absorbée dans la confection de ses confitures, on eût dit qu'elle ne connaissait pas au monde de besogne plus intéressante, elle faisait, pour son frère, des recherches quasi-savantes dans de gros livres écrits en vieux français et à demi rongés des vers.

Elle était également disposée à se plaire partout, pourvu qu'elle trouvât un peu d'affection. La petite ville bretonne qu'habitait sa sœur aînée lui semblait un séjour gai et amusant, et elle ne se lassait pas d'admirer la campagne au milieu de laquelle elle était en ce moment ensevelie. La nature, à la fois sauvage et riante dans ce pays, lui parlait un langage mystérieux. Ses grands yeux devenaient rêveurs en errant sur les prairies vertes encadrées de feuillage, et s'animaient d'enthousiasme lorsque, assise sur la grève, elle regardait la mer sans bornes.

En un mot, elle avait une âme de poète, contenue dans un sentiment vrai de la vie et de ses devoirs, et ce don merveilleux de poésie, bien loin de lui faire paraître ternes les soins banals de l'existence, les relevait de je ne sais quel rayon brillant et joyeux.

Il était impossible qu'Yves ne sentit pas le charme d'une telle nature; c'était pour lui un contact rafraîchissant, plein de grâces et de surprises. Mais il n'osait s'abandonner à la sympathie qui l'entraînait vers Marie-Anne. D'abord, il eût craint que des visites trop fréquentes ne fissent supposer de sa part des intentions qui n'étaient pas, qui ne pouvaient être les siennes; puis, sans oser se l'avouer, il craignait encore que le charme qui l'attirait ne devînt trop vif, trop intime, et ne pénétrât trop profondément son cœur.

Un insurmontable besoin de distraction s'emparait de lui. Il était rivé dans ce lieu; sa raison, d'accord avec les lettres pressantes et inquiètes de sa mère, lui disait que Clémentine de la Fresnaye était une femme accomplie, que son intérêt, son avenir, une somme de bonheur suffisant étaient attachés à cette union. Et si, en présence de sa cousine, il convenait avec lui-même qu'elle était belle, sincère, intelligente et bonne, il y avait d'autres moments où il cherchait vainement cet éclair de sympathie intime qui lui semblait la condition du bonheur, et qui l'eût excusé à ses propres yeux d'épouser une femme beaucoup plus riche que lui.

Ne pouvant multiplier ses visites au presbytère, ne voulant pas, par un sentiment de réserve et de délicatesse, aller trop souvent aux Fresnes, il n'osait confier à son ami les indécisions qui le tourmentaient.

« Eh bien, ta cousine te plaît-elle? » demandait de temps en temps l'abbé.

Il répondait d'une manière évasive, et Marie-Anne, qui avait cru lui être agréable en lui parlant de celle qu'elle regardait presque comme sa fiancée, s'aperçut avec surprise qu'il l'écoutait froidement et détournait volontiers la conversation.

Il faisait de lointaines excursions, désireux d'endormir sa pensée par la fatigue physique poussée à l'excès.

L'abbé lui signalait les points les plus curieux de la côte, les sites renommés du pays, ou les églises gothiques qu'il admirait en artiste, et dont il dessinait à la hâte les clochers élégants ou les vieux porches sculptés.

« N'avez-vous pas encore visité les ruines de Portzmoguer? » demanda un soir Marie-Anne, levant sur lui ses yeux bleus.

C'était un peu avant le souper de sept heures. Le soleil, encore brillant, dardait obliquement ses rayons et remplissait de paillettes étincelantes le ruisseau qui servait de limite au jardin du recteur. La jeune fille était assise sur le banc rustique, un tricot dans ses petites mains; l'abbé examinait ses rosiers, et Yves, tout en envoyant lentement dans l'air la fumée de son cigare, songeait que ce jardin était un lieu de délices, et qu'on y goûtait une paix étrangement douce.

Il était là depuis peu de temps, et il eût voulu arrêter les heures et rendre muette la cloche argentine qui bientôt, en sonnant l'Angelus, lui donnerait le signal du départ... Depuis l'arrivée de sa sœur, le recteur avait dû restreindre ses invitations; si persuadé qu'il fût du prochain mariage d'Yves avec Clémentine, il était obligé de se souvenir que Marie-Anne était jeune, et certes c'eût été un malheur, un grand malheur, si la pauvre petite s'était montrée disposée à admirer le jeune Parisien et à en entretenir ses pensées.

Donc Yves avait pour perspective d'aller, au premier tintement de la cloche, s'asseoir solitairement à l'auberge, puis d'errer sur les routes, assez près du presbytère pour entendre, à demi voilés, les accents admirables de la voix de Marie-Anne.

« Avez-vous vu Portzmoguer? » répéta la jeune fille, cessant un instant de travailler.

— Oh! c'est un peu loin d'ici, dit le recteur; il est difficile de faire cette excursion-là en une journée.

— Mais ne serait-on pas dédommagé d'un chemin un peu long?

— Qu'est-ce que Portzmoguer? demanda Yves, que les longues promenades et même les voyages pédestres n'effrayaient point. Est-ce un port, une grève, un village?

— Ce sont des ruines, dit tranquillement l'abbé, coupant avec soin quelques roses à demi fanées.

— Les ruines d'un vieux château, reprit Marie-Anne, assez curieuses par elles-mêmes, et admirablement situées au fond d'une petite crique, dominant la mer, assises sur des rochers à pic.

— Sont-ce complètement des ruines? N'habite-t-on plus le château?

— Les orfraies seules peuvent y trouver un gîte,

dit l'abbé. Portzmoguer a été pris d'assaut et détruit en 1592, du temps de la ligue, par le duc de Mercœur lui-même.

— Je vais vous donner une idée du vieux château », dit Marie-Anne, posant son tricot sur le banc et se dirigeant vers la maison.

Yves la suivit des yeux.

« Quelle charmante fille ! » dit-il d'un ton d'admiration.

L'abbé jeta vers sa sœur un regard plein d'affection.

« Oui, dit-il simplement, c'est une bonne enfant, dont l'esprit et le cœur sont heureusement équilibrés... Si c'est une vérité incontestable que la meilleure part de notre bonheur se trouve en nous-mêmes, Marie-Anne possède les éléments les moins éphémères du pauvre bonheur humain : la gaieté et l'oubli d'elle-même. »

Les yeux du jeune homme restèrent rivés sur la petite maison. Combien ces étroites murailles étaient différentes du château des Fresnes !... Pourquoi Clémentine ne ressemblait-elle pas à la jeune et charmante sœur de son ami ?...

Elle revenait rapidement, sa robe de toile à raies blanches et roses effleurant les bordures fleuries, et les petites boucles de ses cheveux tremblant sous la brise autour de son front si calme. Elle tenait à la main un petit portefeuille à dessins, attaché par des cordons.

« Il faut que je sois bien dénuée d'amour-propre, ou bien désireuse de vous faire admirer nos ruines pour exposer mes dessins à vos critiques, dit-elle avec un sourire en dénouant les rubans du portefeuille.

— Bah ! Yves sait bien que deux ans de leçons dans un couvent de province n'ont pu faire de toi une artiste », répliqua le recteur gaiement.

Marie-Anne chercha rapidement et posa le portefeuille près d'elle après en avoir enlevé quelques feuilles de papier bleuâtre.

« Vous ne regarderez que le site et les ruines ? dit-elle, les serrant contre elle avec un geste enfantin.

— J'apprécierai, en outre, une aimable simplicité et une absence absolue de prétentions, répondit Yves, recevant de ses mains la série de dessins. Sont-ils faits d'après nature ? » demanda-t-il au bout d'un instant.

Elle fit un signe affirmatif.

« Eh bien, ils annoncent des dispositions réelles... Je répondrais mal à votre gracieuse confiance en louant votre talent d'une manière exagérée ; mais je vous conseille très fortement de continuer à dessiner et à étudier la nature ; vous en savez assez pour réaliser, même sans maître, des progrès sensibles... »

Il y avait, en effet, dans ces esquisses, un sens vrai et naïf de la nature, qui faisait passer sur beaucoup d'inexpérience et quelques fautes de dessin.

« Je suis bien aise que vous me trouviez quelques dispositions », mais ce n'était pas pour cela que je vous montrais ces vues, dit Marie-Anne, rougissant un peu. Voici l'ensemble des ruines, leur côté le plus pittoresque... Voyez, il y avait quatre tours et le donjon... Voici les restes du mur d'enceinte... Il fut longtemps considéré comme imprenable... Voici une vue de l'intérieur... Ces pans de mur sont ceux de la salle d'armes... Cette ogive était la fenêtre de la chapelle... Et voyez ce trou béant, à demi voilé par les ronces... C'était l'entrée d'un souterrain, aujourd'hui comblé, par lequel le baron de Portzmoguer s'échappa, lors de la prise du château, pour rejoindre René de Rieux-Sourdéan, qui tenait alors dans Brest pour Henri de Navarre... Il prit part aux combats qui forcèrent les ligueurs à demander une trêve, et commanda l'expédition de Camaret, où furent battus les sept vaisseaux normands envoyés de Fécamp pour s'emparer de ce port... »

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LES LILAS SONT EN FLEURS

Les lilas sont en fleurs,
Et sur les buissons verts naît l'aubépine blanche.
La nature en prenant sa robe du dimanche,
Se pare le matin des plus fraîches couleurs.

En saluant avril la belle jeune fille
S'épanouit heureuse aux premiers feux du jour.
On est triste au foyer près du bois qui pétile.
L'hiver n'est qu'un vieillard, le printemps c'est l'amour !

C'est l'abeille venant butiner la corolle
D'une coquette fleur qui s'entrouvre à demi ;
C'est le grillon chantant au pré sa barcarolle
Pour fêter dignement le soleil son ami.

Aux vieux toits lézardés, ce sont les hirondelles
Allant, venant, volant, cherchant les coins bénis.
S'aidant de tout, du bec, des pattes et des ailes
Pour trouver du ciment et maçonner leurs nids.

C'est le joyeux pinson, sautant de branche en branche,
Folâtrant, le mutin, au milieu des rayons ;
C'est l'humble violette ainsi que la pervenche ;
Ce sont toutes les fleurs et tous les papillons !

Le printemps c'est l'oubli ; c'est surtout l'Espérance !
Deux choses qui des yeux sèchent toujours les pleurs...
Malheureux, c'est la fin de ta longue souffrance !

Les lilas sont en fleurs.

CORNIER (Myrthes et Roses).

Explication de la Charade contenue dans le numéro du 31 Mars : Corniche.



1023

Robe en cachemire bleu,
pour enfant de dix ans (devant).
Patron découpé.
Modèle de mesdames Delerablée.

rente centimètres du bord inférieur, et ce bord, comme celui du plastron, se fronce pour fournir un bouillon arrêté au dessus du plissé de la jupe. Doubler le dos. Réunir le petit côté du dos et ensuite le devant à la couture du dessous du bras. La robe faite, monter en dessous un bas de jupe que l'on garnit d'un plissé, sur lequel tombe une dentelle; un second plissé au-dessus; c'est à la tête de celui-ci que se monte le bord du dos et celui du plastron. Le panier qui pose de côté se monte par plusieurs rangs de fronces avec une petite tête frisottante; le côté qui se fixe sur le dos se relève

Explication du patron
découpé.

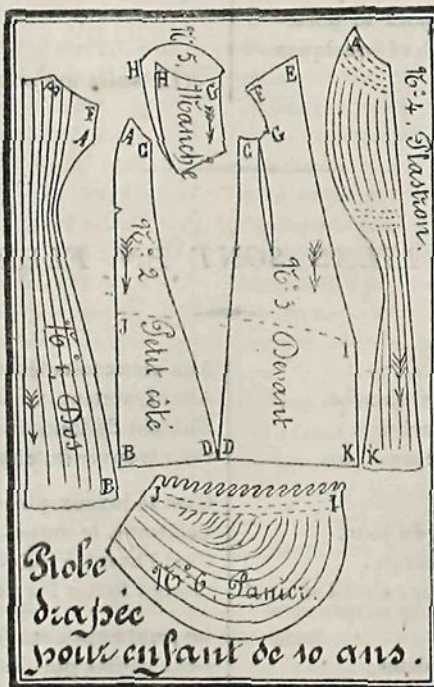
1, Dos. — 2, Petit côté. — 3, Devant. — 4, Plastron. — 5, Manche, dessus et dessous. — 6, Panier.

Ce modèle, qui emploie cinq mètres d'étoffe, se compose d'un plastron froncé à l'encolure et sous la poitrine; à partir de la poitrine, on forme des plis que l'on arrête à vingt-cinq centimètres du bord inférieur; ce bord se froncera et se fixera au dessus du plissé du bas de la robe; ce bas est rapporté. On doublera le plastron; l'un des côtés sera monté au devant, à l'autre seront cousues les agrafes. Le devant ainsi préparé, on préparera le dos. Il se plisse à partir de l'encolure en serrant les plis vers la taille; ces plis sont arrêtés à



1024

Robe en cachemire bleu,
pour enfant de dix ans (dos).
Patron découpé.



Détail tracé du patron découpe.

par des plis marqués à la roulette sur le patron découpé. Le monter sur la robe en suivant le tracé à la roulette, qui correspond à la ligne pointillée du détail; un ruban s'attache sur les fronces, à l'arrêt de la draperie, sur la couture du petit côté; ce ruban suit la ligne courbe formée par les plis et se noue de deux coques à pans sur le dos, au second arrêt de la draperie, de là descend un coquillé de dentelle. Col rabattu garni de dentelle. Nœud page sur l'épaule. A la manche arrêtée sous le coude, dentelle et nœud en ruban sur la couture de la saignée.

C. L.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4411
et le Patron découpé d'une robe drapée, pour fillette de dix ans et plus, figure page 132.